

TONY
O'NEILL

NOTRE DAME DU VIDE



Extrait de la publication
13E NOTE EDITIONS

NOTRE DAME DU VIDE ★ TONY O'NEILL

13^e NOTE ÉDITIONS

10, place Vendôme,
75001 Paris
www.13enote.com

Direction artistique : Danish Pastry Design, Christian Kirk-Jensen

Traduction : Patrice Carrer

Relecture : Colette Malandain

Édition française © 13^e Note Éditions, 2009

Tous droits réservés

Note du traducteur « Les rues de Los Angeles » et

Repères critiques

© Patrice Carrer, 2009

Titre original, *Pray to the Void*,

© 2008 by Tony O'Neill

RÉCITS

NOTRE DAME DU VIDE

TONY O'NEILL

Traduit de l'anglais (États-Unis) par
Patrice Carrer

13E NOTE EDITIONS

Extrait de la publication

TABLE

Au lecteur français, note de l'auteur	9
Pas tout à fait Joe Meek	15
Valseuses	35
<i>Almost blue</i>	47
Vendredi soir chez Paco, le dealer de crack	55
Une histoire plus triste que toutes les puttes meurtries de Hollywood	61
La septième overdose	73
En attendant CJ	83
Le chant du canari	95
Bill Bailey	109
Le cœur est une petite chose amputée	121

Souvenirs sentimentaux (rassemblés dans le motel Deville – chambre 17B –, à East L.A.)	135
Chatte à gogo	143
La promenade du Docteur	151
Dernières nouvelles de Port Naufrage	159
Bonne et heureuse année, Frank le promeneur de chiens !	169
Le moignon de Duane	177
Pour l'amour des morts	189
Notre Dame du Vide	205
De quelques drogues. Considérations décousues	221
Les rues de Los Angeles, note du traducteur	227
Repères critiques	235

AU LECTEUR FRANÇAIS NOTE DE L'AUTEUR

Merci d'avoir trouvé ce livre. La perspective que ces histoires, confessions, fragments autobiographiques soient un jour publiés – en traduction, qui plus est – n'a pas cessé de m'émerveiller depuis le jour où Eric Vieljeux, le fondateur de 13^e Note Éditions, m'a contacté pour me soumettre son projet, lequel s'est finalement concrétisé en devenant *Notre Dame du Vide*, le livre que tu tiens entre les mains, lecteur.

La plupart de ces récits remontent à mes dix années de toxicomanie dans les ghettos de Los Angeles et de Londres. Les villes obscures dissimulées derrière la joyeuse inconscience et les paillettes de façade m'étaient devenues intimement familières : cliniques de désintoxication à la méthadone, centres de réadaptation, *front lines* – en argot local, quartiers de Londres où l'on deale ouvertement –, chambres de motel crades, ruelles sombres, dépôts d'aiguilles gérés par des volontaires... C'est là que j'ai trouvé ma voix d'écrivain, car c'est là que j'ai complètement échappé à la société conventionnelle pour devenir un

simple fantôme, un homme invisible. Le piège le plus fatal, pour un écrivain, est le sentiment d'appartenance. Avant de m'abandonner à l'addiction, j'écrivais mais je n'avais pas de voix et j'ignorais ce que je voulais dire. En frôlant la mort, en perdant tout ce que je possédais, ma santé et mon amour-propre, j'ai découvert quelque chose de beaucoup plus grand : une raison de continuer.

J'aimerais que cette traduction ajoute une dimension à ce que j'ai écrit. Que des phrases osant à peine élever la voix en anglais fassent entendre des accents clairs et purs dans cette langue française qui est, pour moi l'anglophone, celle de la poésie et du chant. Un de mes grands regrets est de n'avoir jamais vraiment pu lire certains de mes auteurs français favoris dans leur langue maternelle. Louis-Ferdinand Céline, Boris Vian, Jean Genet, Arthur Rimbaud et d'autres – dont le nom m'échappe sous l'effet de cette gueule de bois d'un vendredi matin – m'ont tous imprégné la moelle à l'époque où je me contentais de bouquiner, d'absorber et d'apprendre. Mais, les lisant en traduction, je savais au fond de moi que j'en perdais la moitié.

L'argot de la drogue, qui informe largement le rythme de mes phrases, est étroitement lié à une histoire et à une géographie spécifiques. J'ai aidé de mon mieux le patient auteur de la version française à rendre certaines expressions intraduisibles parce que désespérément locales – le but de nos efforts étant de réussir à t'emporter, lecteur, vers des périodes et des endroits précis et à te les rendre compréhensibles, sans toutefois perdre le rythme de la narration.

À Los Angeles, les noms de lieux, les mots d'argot prenaient aux oreilles de l'Anglais que je suis une résonance exotique et poétique qu'ils ne pouvaient avoir pour un Californien d'origine. Le croisement d'Alvarado Street et de la Sixième Avenue, où j'ai passé de nombreuses heures à attendre l'arrivée de mon dealer sous un soleil

impitoyable, avait pris pour moi une dimension presque mythique. Aujourd'hui encore, alors que je vis à New York, ces mots ont gardé le pouvoir de me transporter à travers le pays mais surtout à travers le temps, jusqu'à un carrefour où, tennis trouées, fringues crasseuses, transpirant et anxieux, pauvre et libre, j'ai dix-neuf balais pour l'éternité et je deviens quelque chose... quelque chose qui, à l'époque, représentait pour moi un mystère absolu. Tout ce que j'espérais, c'était la mort avant trente ans. Au lieu de quoi j'ai eu l'insolence non seulement de survivre, mais de trouver une raison de continuer. Maintenant que je suis un mari, un père et un écrivain, il y aura toujours quelque part en moi ce gamin de dix-neuf ans paumé, en manque, qui attendait jadis son dealer à un coin de rue. *Waiting. Always waiting...*

Aussi, cher lecteur, pardon si cette langue te semble parfois d'une irréductible étrangeté – et l'évocation des aiguilles, de la faim et de l'absurdité de l'existence, affreusement oppressante ou déprimante. Ces pages contiennent aussi de l'espoir et, je l'espère, de l'humour. Je souhaite que tu entendes un chant, et non un râle d'agonie ! N'oublie pas que ces récits ont été rapportés d'un voyage dans le temps.

Je ne me considère pas comme un écrivain américain, ni anglais d'ailleurs ou même irlandais. Du plus loin qu'il m'en souviennne, j'ai été nomade et déraciné, errant de lieu en lieu, de sensation en sensation, dans l'espoir de trouver quelque chose qui me fasse l'effet d'une maison. Peut-être ici, dans cette langue où sont traduites mes phrases et à laquelle, même si ma connaissance en est rudimentaire, je voue une grande admiration, ai-je enfin trouvé ma maison.

Merci beaucoup.

Tony O'Neill,
New York, le 10 octobre 2008

NOTRE DAME DU VIDE

TONY O'NEILL

PAS TOUT À FAIT JOE MEEK

C'était l'été 2000 et j'avais sérieusement pété les plombs. Je l'ignorais à l'époque, c'est seulement maintenant que je m'en rends compte. J'étais persuadé que le monde avait basculé dans la folie, moi seul étant resté sain d'esprit. Et je peux aujourd'hui identifier trois formes objectives de mon délire d'alors : l'affaire Joe Meek – sur laquelle je reviendrai –, mes « épisodes » – j'y reviendrai également – et mon addiction à la cocaïne.

En effet, j'étais un cocaïnomanne invétéré. Comme Susan. Cette goinfre brûlait la seringue par les deux bouts et je n'avais pas tardé à m'adapter au rythme de ses piqûres.

J'ignore qui lit les présentes confessions. C'est un des aspects bizarres de leur rédaction. Ça me permet de soulager mon âme sans avoir à promettre de me tenir à carreau à l'avenir, comme quand j'étais un bon catholique. L'écriture est un besoin aussi effréné que l'était la coke. Même impression de légèreté, de bien-être après une violente purgation... Mais où ces phrases iront-elles ? Vous allez être révolté par

ce que j'ai à dire ? stimulé ? Vous y comprendrez quelque chose ? Je reçois parfois des e-mails de lecteurs que mes phrases ont excités. Brûlants et inquiets, tout remontés, ils me traquent tels des amants abandonnés.

Je viens de finir ton bouquin. . .

Putain, tu m'as foutu les boules. En ce moment même, je suis complètement fébrile. Je viens de fumer de la meth pendant deux jours d'affilée et, quand je commence à y voir trouble, je me branle devant des films pornos interprétés par des nains. J'ai la bite en sang. Je me passe en boucle un DVD depuis trois jours, Le Harem de naines du comte Fistula. J'ai aussi pris un peu de Xanax et vidé une grande cruche de vin. De toute façon, écris-moi, d'accord ? Si mon cœur n'a pas éclaté pendant la nuit, je t'envverrai quelques-uns de mes poèmes demain. Les tiens, c'est de la rigolade à côté.

Mes autres lecteurs, je ne sais pas. Écrire ces textes et les envoyer dans le monde, c'est un peu comme mettre sa queue dans un *glory-hole* sans savoir qui se tient de l'autre côté du mur.

Bon, certains d'entre vous ont peut-être déjà sniffé de la coke, dans ce cas il me faut expliquer qu'elle devient une drogue complètement différente si on se l'injecte. Certains d'entre vous en ont peut-être fumé, sous forme de crack, auquel cas vous avez une vague idée des effets : on a l'impression d'avoir la tête qui explose comme mille réveils hurlant à l'unisson. . . on se découvre une voix métallique de robot ou d'*alien* quand on essaie de parler. . . La coke injectée me tenait comme jamais le crack n'y était parvenu. Rien que de faire le calcul, j'en ai des douleurs psychosomatiques dans mes veines bouffées aux mites : sept injections par heure, au bas mot, dix-huit heures par jour – je ne compte pas les six heures passées à me réapprovisionner en coke, ni le temps perdu à cause des veines qui refusaient de coopérer, ni les autres conneries susceptibles de flinguer un bon petit marathon de coke

de deux jours... Ça fait deux cent cinquante-deux piqûres en l'espace de quarante-huit heures. Je sais pas si vous vous rendez compte. Et pas des piquouses bien pros, bien propres. Je n'avais pas de temps à perdre en raffinements, genre tamponner la peau à l'alcool ou même renouveler les aiguilles ; elles étaient souvent aussi tordues que des instruments de torture médiévaux. Mon sang giclait et éclaboussait le linoléum.

Mais quel flash, bon Dieu !

Certains d'entre vous se sont peut-être shootés à la coke. Si vous êtes de ceux-là, à cet instant même, vous devez être en train de vous remémorer l'horreur et la béatitude, les yeux mi-clos. Et de vous dire, *oh mon Dieu, c'était affreux. La pire période de ma vie. Mais le FLASH, bon Dieu ! C'était si bien...*

En tout cas, un petit conseil : quand on se trouve sous l'effet de la coke, il est souhaitable d'avoir un *projet*. Sinon, rien que pour éponger l'excès d'énergie, on peut aussi bien se gratter la peau jusqu'à l'os qu'aller dévaliser une boutique d'alcools. Mon projet à moi était un scénario de film inspiré de la vie d'un Anglais excentrique, le producteur de musique Joe Meek.

Si j'écrivais un scénario, c'est parce que je vivais à L.A. En voyant des films nuls à la télé, je m'étais dit : « Je peux faire mieux. » J'avais croisé des médiocres à qui rien ne manquait, belles bagnoles, dents blanches, sous-vêtements propres, copines blondes bardées d'implants mammaires et piscine dans le jardin. Tout ça rien qu'en tétant le nichon de l'industrie cinématographique. J'avais rencontré le fils de Michael Landon à une soirée, il travaillait sur un scénario à partir d'un bouquin que j'adorais, *Encore un jour au paradis*, d'Eddie Little. Larry Clark était pressenti pour la mise en scène. Quelques années plus tard, j'ai vu le film et c'était la pire des daubes. Le fils de Michael

Landon avait une carrière. Merde, la plupart de ces losers n'étaient même pas foutus de S'APPROCHER du nichon. Ils attendaient que quelqu'un ait la bouche pleine et laisse échapper quelques gouttes de vie facile, après quoi ces enfoirés n'avaient plus qu'à se rouler dans la boue pour les lécher. Même les *chiens* affichaient un taux de réussite supérieur au mien. Putain, je voulais être un chien. À force de prendre des coups, je n'avais plus de fierté. Je me suis donc lancé dans l'écriture de mon scénario.

Pour en revenir à ces gens bizarres qui m'envoient un e-mail de temps en temps... Je me demande comment ils font pour avoir accès à un ordinateur. Deux jours après mon premier fixe de coke, j'avais dû me précipiter sur Hollywood Boulevard afin d'échanger le mien, un petit portable, contre deux cents dollars et une reconnaissance du mont-de-piété. Comment ces mecs arrivent-ils à payer une facture de téléphone pour m'envoyer des e-mails où ils parlent de toutes les drogues qui leur circulent dans le sang? J'aborde la question pour vous donner une idée des conditions dans lesquelles je travaillais à mon scénar. Un soir, Susan et moi nous sommes introduits chez ses parents pendant leur sommeil. Chargés à l'héroïne, on s'est attardés dans leur bureau, je me suis servi de leur ordinateur et j'ai trouvé sur le Net une quarantaine de pages consacrées à Joe Meek. J'ai pu les imprimer et elles se sont donc retrouvées chez nous, au pied du canapé. Elles formaient une pile sur le plancher de notre appart dégueulasse et puant. Près de la porte s'entassaient des sacs poubelle pleins de bouffe pourrissante et autres saloperies, on refusait tous deux de les porter jusqu'à la benne à ordures. Je veux dire, merde, dehors il aurait pu y avoir les fédéraux, ou Godzilla, ou le soleil, ce genre de trucs effroyables. Une semaine plus tôt, j'avais découvert le chat de Susan sous

© 13^e Note Éditions, 2009
Tous droits réservés

ISBN : 978-84-936647-3-2

Achevé d'imprimer sur les presses de l'imprimerie Floch,
à Mayenne, en mai 2009

Dépôt légal : mai 2009
Imprimé en France

Extrait de la publication